Deux lectures du monde.

La science de la Renaissance doit à l'Islam un des ses modèles de la connaissance: la curieuse idée que la nature est (comme) un livre, ("natura libellum"). Cela suppose que la nature a un auteur, (Dieu), une signification exterieur à elle même, (la métaphysique), une structure de séquences linéaires, (la causalité), et un accord préalable entre l'auteur et le lecteur de la nature, (une foi). C'est la dernière supposition qui mérite une attention plus proche:

L'auteur d'un livre compose des symboles spécifiques, (des lettres, des chiffres), en lignes pour former un texte. Le lecteur doit avoir appris la signification de ces symboles avant la lecture. Il lui faut disposer d'un dictionnaire pour déchiffrer le code du livre. Selon l'Islam l'auteur de la nature a effectivement publié une telle clé de son code: l'Alcoran. Celui qui veut déchiffrer la nature, doit d'abord avoir lu l'Alcoran.

La science de la Renaissance n'a pas pu accepter cette partie du modèle: il lui manquait la foi en l'Alcoran. Mais elle disposait d'une clé comparable: de la mathématique et de la logique grecques. Bien sûr: la substitution de l'Alcoran par la mathématique avait pour conséquence un changement profond du livre de la nature. Il n'était plus écrit en "arabesques", mais mathématiquement, et son auteur se transformait, pendant son démenagement de l'Espagne en Italie, d'un écrivain du destin, (maqhtub), en un mathematicien divin, (Newton). Mais la structure du modèle restait la même: la nature était toujours un livre, et la science moderne est toujours plus cordobaise qu'elle n'est byzantine.

Ce n'est pas dire que l'interpretation de la connaissance scientifique n'a pas changé au cours des siècles: elle a tellement changé qu'on ne reconnait plus l'epistemologie originelle, (l'adéquation de l'intellecte à la chose), dans les epistemologies de l'actualité. C'est la praxis de la connaissance scientifique qui est resté la même: la lecture du livre de la nature. On apprend d'abord son code, (la mathématique et la logique), et on déchiffre ensuite le texte pas par pas. La science doit sa progressivité, (le fait qu'elle "découvre"), à la structure linéaire de son modèle livresque, et elle doit sa dialectique entre la théorie et l'observation à la dialectique entre code et méssage qui characterise le livre.

Le modèle "livre" devenait de plus en plus refoulé par l'abandon successif de ses suppositions. La science ne suppose plus qu'il y a un auteur de la nature, ni qu'elle signifie quoi que ce soit, et elle doute même de sa structure causale. Comment donc parler d'un "livre" à l'absence d'un auteur, d'une signification et d'une structure linéaire? Néanmoins: quoique refoulé, le modèle est toujours effectif: la scinnce déchiffre toujours la nature à la base du code mathématique et logique.

On peut expliquer l'origine de ce modèle de diverses manières. Par exemple par la foi juive, selon laquelle Dieu se "revèle" dans des textes. Ou par le fait que les scientifiques médievaux étaient des scribes, avaient donc la praxis des livres, et les utilisaient comme modèles. Mais n'importe quelle explication du curieux modèle: il est certain qu'il ne se prète pas comme modèle de la connaissance pour les illetrés. Ni pour ceux qui, comme nous, ont perdu la confiance dans les textes. La crise du livre est aussi une crise du livre comme modèle de la connaissance.

Cette crise permet de voir que l'hypothèse de l'infrastructure mathématico-logique de la nature est un article de la foi, comparable à la foi coranique. Ainsi: l'homme peut être considéré comme mémoire qui émmagasine des informations codées. Il se trouve dans le monde selon les informations qu'il émmagasine: il vie, connait, juge et agit selon ce "programme". Un homme programmé par la mathématique connait mathématiquement, et un homme programmé par l'Alcoran connait coraniquement.

La question quand à l'origine du programme, ("qui programme qui, comment et pourquoi?"), ne se pose pas d'un tel point de vue: la communication productrice et accumulatrices des informations, se présente comme un réseau composé de mémoires individuelles, (des "ésprits", des "intellectes"), liées par des fils, ("situations culturelles"), et formant une mémoire collective (une "société", une "culture"). L'affirmation que la culture est le produit de l'ésprit est aussi fausse que ne l'est l'affirmation que l'ésprit est le produit de la culture: de ce point de vue les deux sont le produit do programme fondamental de la communication. Ou: la foi ne nait pas dans l'"intimité de l'âme", ni dans un contexte culturel, mais c'est la foi qui soutient et l'individu et la société, et c'est elle qui permet qu'on puisse parler d'un individu et d'une société. On <u>n'a pas</u> un programme, on <u>est</u> programmé. On <u>n'a pas</u> une foi, on <u>est dans</u> une foi.

Tout code éxige sa méthode de décodage. Les codes linéaires sont décodés comme des colliers: on les compte, raconte et calcule. Les informations codifiées en lignes sont des additions, des histoires. Ceux qui sont programmés par ce type de codes se trouvent dans le monde "historiquement": être, pour eux, est devenir, et vivre, pour eux, est avancer. C'est cela le programme de l'Occident. La science est la dernière manifestation de ce programme. En elle le programme occidental ce réalise, et donc la foi occidentale s'épuise.

Cela se manifeste par la crise de l'objectivité. L'objectivité est la thèse selon laquelle une connaissance sans jugement préalable de la chose à être connue serait possible. Une connaissance "sans préjugé" et "sans valoration préalable". Il s'agit du dernier avatar de la foi occidentale. La foi occidentale est une foi en une salvation progressive, car elle est programmée linéairement. Le chemin de l'histoire mène vers

Dieu en dépassant le peché, ou le chemin de la sagesse mène vers les idées en dépassant les apparences. La dernière formule est la sciènee: elle mèn vers la connaissance objective en dépassant les idéologies.

Notre crise nous montre que l'objectivité est impossible, et qu'elle serait indésirable. Elle est impossible, car on ne connait que cela qui intéresse, (c'est à dire: sur quoi on a déjà porté un jugement valoratif). Et elle serait indésirable, car suspendre tout jugement de valeurs serait amputer une dimension humaine et devenir monstre. Cela se montre théoriquement et pendant la praxis scientifique, mais cela se montre surtout dans l'application de la dite "science pure": les expériences médicales dans les camps de concentration, la physique nucléaire dans les laboratoires de recherches militaire, les téchnecrates dans les systèmes totalitaires. La foi en objectivité, en la pureté salvatrice de la science, se montre "mauvaise foi". Le but du programme occidental sont les propositions scientifiques: elles articulent ce programme à perfection, car ell sont le calcul (propositionel) parfait. Et notre crise montre que ce but est monstrueux. La foi occidentale est, finalement, épuisée.

Notre crise n'est pas seulement la perte de la foi en l'objectivité scientifique. Notre programme est menacé partout, aussi bien dans le monde codifié qui nous entour que dans notre intimité. Ce n'est pas telle ou telle manifestation du programme occidental qui bascule, c'est l'existence occidentale elle même, cette existence historique, dramatique, conceptuelle, progressive, qui est à la mort. Néanmoins: la crise de la foi en science illumine notre situation par une lumière pénétrante, car les dernière générations étaient prorgammées pour la science, comme le Moyen Age a été programmé pour l'église. Nous croyons toujours que les propositions scientifiques sont valables "toujours, partout et pour tout le monde", (qu'elles sont "catholiques"), quoique nous sachions qu'elles sont codifiées par un code spécifique, et donc déchiffrables, ("croyables") seulement pour ceux qui en possèdent la clé. La crise de la science va jusqu'au fond de notre crise, qui est une crise de programme.

Nous, qui sommes "tombés en dehors de la foi", sommes capables de voir le programme occidental de dehors, et donc la science dans son contexte. Elle se présente comme un point de vue possible. Ce point de vue projète une vision mathématique, comme le point de vue islamique projette une vision coranique, et le point de vue des indiens Kra une vision magique. On ne peut pas vouloir distinguer entre points de vue "plus/ou moins vrais" ou "plus ou moins valables". Pour ceux qui sont programmés pour la sciences seul la vérité scientifique est acceptable, et seules les téchniques scientifiques sont valables, comme pour ceux programmés pour la culture Kra seul la vérité mythique est acceptable, et seules les téchniques

magiques sont valables. Donc: il n'y a pas de mystère ou miracle dans le fait que la nature se comporte mathemathiquement, ou que la science fonctionne "réellement": c'est ainsi pour nous qui sommes programmés pour la science, mais non necessairement pour nos petits-fils. Pour les indiens Kra la nature se comporte mythiquement, et la magie fonctionne "réellement

Mais: tout point de vue rend visible tout autre point de vue. Je peux expliquer scientifiquement l'Islam et la magie Kra, et le théologue islamique peut condamner la science comme un peché. Avoir perdu la "foi", ce n'est pas tolerer avec indifférence tous les points de vue, comme c'était le cas des athées croyants du 18ème siècle. Avoir perdu la "foi" ne mène pas vers le scepticisme, car une telle perte est beacoup plus radicale. Donc: non pas "tous les points de vue sont faux, car il n'y a pas de point de vue véritable". Mais: "tout point de vue a sa propre validité, sa propre expérience, sa propre valeur, sa propre vérité, et tout point de vue englobe tous les autres". Donc: non pas "la science se trompe, et elle est impuissante". Mais: "la science peut tout expliquer et tout faire comme le peut faire n'importe quel autre point de vue". Ou: non pas "le livre comme modèle de la connaissance est un mauvais modèle". Mais: "le livre est un des modèles de la connaisance possibles".

Dans le manque de programme qui est le notre on peut sauter de point de vue à point de vue. Et on verra que les points de vue ne "montrent pas": ils ouvrent un panorama. Et que nous ne "sommes pas" pendant le saut: nous sommes ce que nous sommes en fonction du point de vue que nous occupons. Le point de vue scientifique "réalise" l'univers de la science et l'homme moderne. C'est le point de vue qui est le "concret", dont la vue et le voyeur sont des abstractions. Donc: plus nous changeons de points de vue, plus nous vivons, (plus nous "sommes").

Aussi: dans le manque de programme qui est le notre on verra que la solidité d'un point de vue dépend du nombre de ceux qui l'occupent. Le point de vue scientifique est plus solide que celui de la théosophie, car le nombre de ceux qui l'occupent est plus grand. La vérité, la valeur, l'expérience est une fonction du nombre de ceux qui en partagent. Donc: sauter de point de vue en point de vue est les solidifier tous, et le faire ensamble avec les autres qui sont avec nous, (qui "doutent" comme nous). L'"intersubjectivité" substitue l'objectivité perdue, ce que, bien sûr, ne constitue pas encore un programme.

Mais cela constitue une deuxième lecture du monde possible. Et, curieusement, elle englobe la première lecture, la scientifique, qu'elle substitue. La science reste "valable", même après la chute du programme occidental, quoiqu'elle soit "valable" pour des valeurs nouvelles, que nous ne pouvons pas encore articuler par manque de programme, (foi).